

Avant-propos

Regards sur la variation et les représentations linguistiques au Québec et au Nouveau-Brunswick.

Federica DIEMOZ & Andres KRISTOL

Centre de dialectologie et d'étude du français régional, Université de Neuchâtel

Au semestre de printemps 2014, dans le cadre de nos enseignements à l'Université de Neuchâtel, nous avons proposé à nos étudiants engagés dans leur curriculum de maîtrise ("master") universitaire, l'une un séminaire de sociolinguistique consacré à la situation du français en Amérique du Nord (et en particulier au Canada), l'autre un séminaire de (méta-)lexicographie axé sur l'histoire et les idéologies véhiculées par les ouvrages dictionnaires du français réalisés au Canada. C'est dans ce contexte que l'idée a germé d'offrir à nos étudiantes et étudiants une véritable expérience de terrain, la possibilité de réaliser un travail de recherche personnel et d'être confrontés aux exigences d'une publication scientifique, en organisant un voyage d'études au Québec et au Nouveau-Brunswick ; ce voyage a eu lieu du 21 avril au 4 mai 2014¹.

Ce numéro des TRANEL réunit les sept meilleurs travaux que nos étudiantes et étudiants ont réalisés sur la base des données récoltées au cours de notre – trop bref – séjour dans les deux provinces canadiennes. Nous soulignons qu'il s'agit ici de travaux d'étudiants, de leur première expérience de terrain, et le plus souvent de leur première publication. Il s'entend aussi que les deux éditeurs de ce numéro ont profondément retravaillé les différentes contributions dans de nombreux allers-retours avec leurs auteures et leurs auteurs, et qu'ils assument les imperfections inévitables qui subsistent encore dans notre démarche.

L'intérêt d'une recherche sur la situation linguistique et sociolinguistique dans les provinces francophones (ou bilingues) du Canada n'est plus à démontrer. Or, plusieurs raisons nous ont amenés à nous intéresser à notre tour, avec et pour nos étudiants, aux réalités linguistiques d'une francophonie géographiquement – et sociolinguistiquement – très éloignée de la nôtre, avec, en arrière-

¹ Malheureusement, seule une dizaine d'étudiantes et d'étudiants ont pu se libérer pour participer au voyage.

plan, un regard comparatif constant sur la situation analogue de la Suisse romande. C'est dans une optique bienveillante et de partage que nous avons porté notre regard externe sur les richesses des situations linguistiques et sociolinguistiques des deux francophonies canadiennes.

L'un des premiers objectifs de notre voyage a été de faire découvrir à nos étudiants non seulement la francophonie québécoise – dont l'existence est bien connue en Suisse romande comme dans toute la francophonie – mais aussi la réalité bien différente et souvent oubliée de la francophonie acadienne du Nouveau-Brunswick, et de leur permettre de comparer les deux situations. Si la place dominante du français au Québec est bien documentée, le cas de l'Acadie – pourtant hautement révélateur d'un point de vue sociolinguistique – est moins souvent évoqué², et ceci d'autant plus que l'Acadie linguistique ne constitue pas une unité politique et géographique précise. "C'est dans les communautés de langue française, dites acadiennes, éparpillées çà et là dans les trois provinces maritimes du Canada que prend vie le concept de l'Acadie des Maritimes." (Boudreau 2016: 24).

Parmi les trois provinces atlantiques du Canada, Nouvelle-Écosse (3,8% de francophones), Île-du-Prince-Édouard (4% de francophones) et Nouveau-Brunswick (environ 32% de francophones), c'est cette dernière qui a été le principal objet de notre étude. Le Nouveau-Brunswick est la seule province officiellement bilingue (anglais-français) du Canada depuis 1969, mais à la différence de la Suisse qui est formée d'une juxtaposition de différentes régions linguistiques possédant leur territoire historique, le Canada ne connaît pas de bipartition territoriale nette de ses différentes communautés linguistiques: ces dernières s'interpénètrent dans une réalité géolinguistique complexe. Concrètement, au sein de la province du Nouveau-Brunswick – majoritairement anglophone dans son ensemble –, il existe des "îlots" à nette majorité francophone (en particulier le Nord-Est de la province, appelé "Péninsule acadienne", avec 80% de francophones, et le Nord-Ouest, dans la région du Madawaska, à proximité du Québec, avec comme centre la petite ville presque entièrement francophone d'Edmundston), d'autres régions à nette majorité anglophone voire monolingues, et enfin des zones mixtes dans lesquelles les deux communautés sont co-présentes. C'est le cas, notamment, dans l'agglomération du Grand Moncton, au Sud-Est du pays, formée de la ville de Moncton (seule ville officiellement bilingue de la province, avec 31% de francophones) et de sa banlieue immédiate, avec la ville de Dieppe, majoritairement francophone (plus de 72%), et Riverview, majoritairement anglophone (plus de 88%).

De cette diversité géolinguistique, il découle aussi une hétérogénéité des répertoires linguistiques à la disposition des francophones canadiens. Tout

² Voir pourtant les travaux de Flikeid 1984, Motapanyane 1997, Wiesmath 2006 et surtout Boudreau 2005 et 2016.

comme il n'existe pas "un" français suisse (Knecht 2000: 164s., Singy 2004), le français du Canada, issu essentiellement de deux différents mouvements de colonisation – Claude Poirier (1994: 69) parle de deux "variétés souche" à l'origine des différentes formes du français nord-américain –, est caractérisé par une importante diversité interne. Le français du Québec (et des implantations francophones à l'ouest du Québec, dans l'Ontario, l'Alberta, etc.) est essentiellement le reflet de la colonisation française de la vallée du Saint-Laurent. Le français acadien des trois provinces atlantiques, en revanche – auquel s'ajoute le français cadien de la Louisiane – , remonte en dernière analyse à la colonisation française de l'actuelle Nouvelle-Écosse, profondément secouée et remodelée cependant par le "Grand Dérangement" des années 1750-1780. Mais il ne suffit pas de distinguer ces deux francophonies nord-américaines, laurentienne et acadienne, car celles-ci connaissent à leur tour une diversification interne considérable. Ainsi, il est difficile de parler du "français acadien" au singulier: au sein de la seule province du Nouveau-Brunswick nous avons rencontré au moins trois réalités linguistiques très différentes, entre le Nord-Ouest (lors d'une petite halte à Edmundston), le Nord-Est (dans la population plutôt rurale et majoritairement francophone de la Péninsule acadienne) et dans le Sud-Est (dans la population francophone urbaine du Grand Moncton, en situation de minorité linguistique face à l'anglais).

À la variation géolinguistique s'ajoute encore la variation sociolinguistique, et la question de la (ou des) normes du français nord-américain. Comme dans d'autres francophonies dites "périphériques" (Singy 1997: 40-43), le débat sur la qualité de la langue française au Canada est intense et dure depuis longtemps (Bouchard 1998, Maurais 1985). Dès le milieu du XX^e siècle, surtout, de grands projets linguistiques ont vu le jour au Québec, notamment *l'Office de la Langue française* et le *Trésor de la langue française au Québec (TLFQ)* alors qu'en Acadie, une impulsion majeure a été donnée à partir des années 1960 par la création de l'Université de Moncton, seule université francophone monolingue canadienne hors Québec. Les recherches se sont focalisées en particulier autour de la question de la ou des normes indigènes ou exogènes du français (Boudreau & Dubois 1993, Maurais 2008): au Québec, la promotion d'une norme endogène d'un "français québécois soigné" a été menée surtout par une institution gouvernementale, le Conseil de la langue française du Québec (Poirier 1980, 1994), alors qu'en Acadie, ce sont des linguistes ou professeurs de français qui ont essayé de comprendre les enjeux des insécurités linguistiques caractérisant notamment des milieux francophones linguistiquement minoritaires (Boudreau 2016: 111-114). Le titre du récent ouvrage d'Annette Boudreau, *À l'ombre de la langue légitime* (Boudreau 2016), reflète bien la problématique et les conséquences des représentations linguistiques en milieu francophone minoritaire.

Le rapport que les locuteurs francophones canadiens entretiennent avec leur langue est différent selon qu'ils proviennent d'un milieu majoritaire (au Québec et dans la Péninsule Acadienne les gens font preuve d'une plus importante confiance dans leur maîtrise du français) ou minoritaire, mais il reste partout ambivalent: d'une part ils ont un sentiment d'insécurité linguistique face à la norme dite hexagonale (Bouchard 2011: 76, Remysen 2004a: 110, Remysen 2004b: 28), un "français de référence" (Poirier 1995: 26) mais d'autre part ils ont une propension à valoriser leur variété de français. En Acadie, les archaïsmes sont valorisés alors que les emprunts à l'anglais sont rejetés (Boudreau 2016: 57, Boudreau & Perrot 2010: 61-62)³. Étant donné la proximité du grand voisin américain qui risque de les assimiler, les francophones nord-américains témoignent d'une méfiance face aux anglicismes beaucoup plus prononcée que les Européens francophones. Le témoignage d'une journaliste acadienne rencontrée à Moncton nous semble parfaitement résumer la situation: "ça rentre par les pores de la peau l'anglais ici, et il faut le contrer pour arriver à bien parler français."

Comment s'opère donc l'équilibre entre fierté et insécurité linguistique au sein des populations québécoise et néo-brunswickoise ? Est-ce qu'un français "standard" correspond toujours à un français "parisien" ou plutôt à un français exempt d'anglicismes ? Faut-il préconiser l'emploi d'un français "international" qui ne correspond pas à l'usage local, ou faut-il au contraire favoriser et renforcer le français local (québécois et acadien) comme langue identitaire de la communauté ?

Ces questionnements se posent avec une acuité toute particulière à l'égard de la situation de contact de langues telle qu'elle se présente au sud-est de la province du Nouveau-Brunswick où la variété locale du français est fortement influencée par le lexique anglais. C'est le terme *chiac*, glottonyme qui a fait son apparition dans les années 1960, qui sert à identifier le vernaculaire de la région: "le chiac constitue le lieu de toutes les revendications, stigmatisations, valorisations et dévalorisations; il est tantôt emblème, tantôt stigmaté et cristallise tous les débats sur la langue, et ce, autant en Acadie qu'à l'extérieur." (Boudreau 2016: 134). Les locuteurs qui se nomment eux-mêmes "Chiacs" sont conscients de parler une langue *autre* par rapport aux francophones des autres provinces du Canada. Après des décennies de stigmatisation de ce vernaculaire, le sentiment de fierté vis-à-vis du chiac en tant que symbole de leur identité et de leur histoire semble grandir.

³ Une attitude similaire est observée en Suisse romande où les locuteurs tendent à déprécier les dialectalismes du substrat francoprovençal et les germanismes alors qu'ils légitiment les archaïsmes de leur français régional et les innovations (Prikhodkine 2011, 2012). Il faut cependant préciser que ces tendances générales varient selon les catégories socio-professionnelles : les hommes appartenant aux "professions intermédiaires" valorisent les unités lexicales endogènes dépréciées, à la différence des femmes qui privilégient les variantes considérées comme "légitimes".

Les thématiques étudiées

Les thématiques que nos étudiants se sont proposé d'étudier étaient axées sur différents aspects linguistiques ou sociolinguistiques touchant les réalités québécoises et acadiennes évoquées ci-dessus.

Un premier angle d'approche était la question de la ou des normes du français nord-américain, et des attitudes des populations québécoise et acadienne à leur égard. Ces attitudes se ressemblent-elles ou divergent-elles ? La norme endogène d'un français nord-américain (québécois) cultivé qui a émergé à partir des années 1970 a-t-elle été adoptée aussi au Nouveau Brunswick, ou du moins y exerce-t-elle une certaine influence ? Les deux populations entretiennent-elles le même rapport face aux anglicismes ?

Deux travaux de ce volume abordent cette thématique à travers des études de nature lexicologique et métalexigraphique. Aline Widmer, "L'attitude des Canadiens francophones face à leur langue", cherche à évaluer les jugements que portent les deux populations, québécoise et acadienne, sur un corpus de particularités lexicales caractérisant les deux régions: dialectalismes, phénomènes de maintien (souvent appelés "archaïsmes", même s'ils n'ont rien d'"archaïque" pour les populations qui les utilisent), innovations linguistiques et anglicismes. Gaëlle Ten Broek, "L'utilisation et le jugement des dictionnaires de français par des étudiants québécois et acadiens", s'intéresse, quant à elle, à la perception de la lexicographie francophone, européenne et québécoise, par des utilisateurs "ordinaires". Alors qu'en règle générale, les dictionnaires d'usage sont évalués – et critiqués – par des spécialistes du métier, elle a choisi d'interroger les étudiants des différents établissements scolaires visités sur les dictionnaires disponibles sur le marché et recommandés par leurs enseignants. Quels sont les dictionnaires les plus souvent utilisés et les mieux appréciés par un public non spécialiste du Québec et du Nouveau-Brunswick ? Comment jugent-ils le contenu des différents ouvrages dictionnaires qui sont à leur disposition ? Nous pensons que les résultats de cette enquête pourraient apporter matière à réflexion aux concepteurs de dictionnaires européens et nord-américains, ainsi qu'aux enseignants qui s'en servent avec leurs élèves.

En ce qui concerne les aspects sociolinguistiques, les nombreuses questions que suscite la situation des francophones en milieu urbain et périurbain de Moncton ont été étudiées par Simon Gabay, assistant doctorant dans notre Université ("French & English in Dieppe, New-Brunswick"), ainsi que par Julie Perret ("Pratiques, attitudes et représentations linguistiques à Riverview, Nouveau-Brunswick"), dans un chassé-croisé d'enquêtes dans les banlieues francophone et anglophone de Moncton. Quelles sont les attitudes et les pratiques linguistiques des francophones et des anglophones en milieu majoritaire et minoritaire dans les deux villes ? Comment les habitants des deux

viles perçoivent et vivent-ils leur situation linguistique particulière ? Que pensent-ils du bilinguisme officiel de leur province ?

La situation linguistique particulière du sud-est du Nouveau-Brunswick est également à l'origine de l'étude de Camille Voisin, "Attitudes des francophones du Nouveau-Brunswick à l'égard du chiac". Quelle est la place, quel est le statut de ce vernaculaire sur le marché des langues à Moncton ? Fierté ou stigmatisation ? Comment ses propres locuteurs le perçoivent-ils ? Et quelles sont les réactions à son égard parmi les habitants de la Péninsule acadienne, qui le pratiquent beaucoup moins ou pas du tout ?

Différentes études, par le passé (notamment Boudreau 2005), se sont penchées sur le rôle des médias locaux et leur action dans la valorisation du français local – et du chiac – au Nouveau-Brunswick. Lila Galli, "Les rôles des radios communautaires et de la radio publique dans le maintien et la valorisation du français au Nouveau-Brunswick" nous offre ici une nouvelle "photo instantanée" quant aux attitudes adoptées par les protagonistes de différentes radios francophones de la province, et l'impact de leur activité sur la population acadienne. Quelle est l'influence exercée par les radios communautaires locales sur les représentations linguistiques des Acadiennes et Acadiens ? Comment cela se traduit-t-il dans leurs pratiques ? Et quelles sont les idéologies linguistiques et les stratégies adoptées par la station locale de Radio-Canada, la radio francophone publique, dans la lutte pour la valorisation et le maintien du français dans la situation minoritaire qui le caractérise au Nouveau-Brunswick ?

Moncton, seule ville officiellement bilingue du Nouveau-Brunswick, offre un champ d'investigation particulièrement intéressant pour une étude consacrée à la question du "paysage linguistique". Comment la ville se présente-t-elle à l'œil d'une observatrice venue de l'extérieur ? Anglophone ? Francophone ? Réellement bilingue ? C'est la question abordée par Susanne Boschung, "Le paysage linguistique: reflet d'une réalité bilingue à Moncton, Nouveau-Brunswick", à travers un "reportage photo" et une étude consacrée à l'affichage public dans la rue principale de la ville, la "rue Main". Comment le paysage linguistique monctonien se dessine-t-il ? Et présente-t-il des similitudes ou non avec celui de la principale ville officiellement bilingue de Suisse, Biel/Bienne ?

Les méthodes de travail

Comme le déplorent à juste titre Gadet et Guérin (2015), trop souvent, dans des travaux sociolinguistiques qui analysent des données recueillies par le chercheur lui-même, nous n'apprenons rien des réflexions préalables et sous-jacentes qui préparent un projet de terrain: "la question du terrain, des méthodes pour son approche, et de ce que l'on vise à en extraire n'est que marginalement posée, et les analyses qui s'ensuivent ne mentionnent au mieux que certaines

caractéristiques des données, comme si celles-ci pouvaient être détachées de leur modalité d'obtention et des objectifs de ce qu'il s'agit de faire." (Gadet et Guérin 2015: 8).

Pour répondre aux thématiques de recherche présentées ci-dessus, lors de nos cours nous avons d'abord réfléchi avec nos étudiants aux techniques d'enquête les plus appropriées selon les recherches visées et les objectifs attendus (voir notamment Blanchet 2012; Gadet 2003; Gasquet-Cyrus 2015). Quels sont les avantages et les inconvénients de l'emploi d'un questionnaire ? Ne faudrait-il pas préférer des entretiens semi-dirigés voire même libres ? Qu'en est-il de l'observation participante ? Quel est l'apport de l'approche ethnographique en sociolinguistique ? S'agissant de données orales à recueillir sur le terrain, quels sont les avantages et les inconvénients de l'enregistrement sur support électronique ?

Dans un deuxième temps, nous nous sommes appliqués à la préparation concrète des principales thématiques que nous souhaitons aborder. Comment peut-on élaborer un questionnaire le mieux possible adapté à la réalité qu'on veut étudier ? De toute évidence, la réalité sociolinguistique et la situation des langues en contact en Suisse (voir en particulier Lüdi et al. 1997) ont été le point de départ tout trouvé pour les étudiants, auquel s'est rajoutée la comparaison avec d'autres recherches similaires. C'est en retravaillant quelques rares questionnaires publiés, tels que ceux de Kristol & Wüest (1993) et de Singy (1997), que nous avons défini les principales questions à soumettre à nos informatrices et informateurs. La reproduction systématique des questionnaires utilisés en annexe aux contributions publiées ici répond à ce besoin que nous ressentons de mettre à la disposition de la communauté scientifique les outils de récolte des données qui jouent un rôle essentiel dans les résultats obtenus (nous savons à quel point la manière de poser une question peut être problématique ou révélatrice).

La durée de notre séjour étant limitée à 12 jours, nous avons été contraints à certains choix. Même si nous étions conscients des limites des enquêtes par questionnaire, et en particulier du recours à des questions fermées, c'est cette méthode qui a été le plus utilisée. Évidemment, nous n'avons pas la possibilité de réaliser une pré-enquête préparatoire qui aurait été souhaitable, mais nous avons tout de même eu la possibilité de tester nos questionnaires lexicographiques et sociolinguistiques avec des locuteurs franco-canadiens résidant en Suisse et par correspondance – les nombreux échanges avec Mme Micheline Sirois du Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains du Collège communautaire du Nouveau-Brunswick ont été particulièrement précieux – afin d'améliorer le libellé de certaines questions.

D'autres travaux, en revanche, dont celui consacré à l'étude sur les rôles des radios (Galli, dans ce volume), ont été réalisés sur la base d'entretiens semi-

directifs avec des intervenants de différentes radios communautaires et publique. Cette approche ethnosociologique (Blanchet 2012), a donné des résultats très convaincants grâce à la collaboration et à la complicité de nos interlocuteurs qui étaient heureux de partager leur expérience avec nous.

Parallèlement à la mise au point des méthodes de récolte des données, nous nous sommes penchés sur la question du positionnement du chercheur sur le terrain: quelle légitimité peuvent avoir des étrangers, des chercheurs venant du dehors, à réaliser des enquêtes sur un terrain qui ne leur est pas familier ? Comment vont-ils être accueillis ? Il est bien connu (voir Kaufmann 2004) que l'engagement de l'enquêteur et de l'enquêté sont très importants pour la réussite du travail de terrain. Toujours par rapport aux relations entre l'observateur et l'observé (Gadet 2003), nous nous sommes demandé quelles pouvaient être les conséquences de nos recherches sur les locuteurs canadiens (voir Boudreau 2016: 76): allions-nous contribuer à stigmatiser certaines pratiques ou représentations ? C'est à ce propos qu'il nous a paru important, lors des enquêtes dans les écoles, d'expliquer les raisons de notre visite. L'un de nous a donc régulièrement présenté aux élèves participant à l'enquête et à leurs enseignants d'une part la situation du français en Suisse romande et les principales caractéristiques de notre français régional, et d'autre part les raisons de notre présence sur les terrains québécois et acadien, l'intérêt scientifique de notre démarche et les méthodes de recherche utilisées, en mettant bien en évidence les éléments de partage entre les francophonies suisse et canadienne.

Notre expérience sur place a montré que les locuteurs se livraient assez facilement aux enquêteurs venus de l'extérieur et qu'ils en disaient beaucoup sur leur vécu, sur l'histoire et sur des événements significatifs qui ont marqué leur communauté. Comme le souligne aussi Boudreau (2016: 95), certains détails n'auraient probablement pas été racontés à un enquêteur "local", interne à la communauté, qui connaît très bien le contexte. En revanche, nous n'avons bien sûr pas pu obtenir l'effet de connivence qui aurait pu s'établir avec des enquêteurs "internes".

Pour ce qui est du travail concret de récolte des données, il est important de rappeler que pour tous les étudiants il s'agissait de leur première expérience de terrain. Un défi important que tous les participants ont dû relever a été de se mettre en jeu, avec plus ou moins de facilité, afin d'aller à la rencontre des gens, de leur poser des questions et de s'adapter aux différentes circonstances de l'enquête (disponibilité et intérêt des gens, fatigue des interviewés, contextes de réalisation de l'enquête, etc.). Les enquêtes ont en effet été réalisées dans différents espaces: publics (dans les rues et dans les magasins de Québec ville, à Caraquet et dans le grand Moncton), scolaires (au Cégep de Sainte-Foy, Québec, dans un cours universitaire de traduction à l'Université de Laval, sur

les deux sites du Collège communautaire de la Péninsule acadienne, à Shippagan et à Caraquet, et au Collège communautaire de Dieppe).

Si notre recherche sur les terrains québécois et acadiens n'a pas la prétention de répondre à des questionnements complexes, nous pensons tout de même apporter quelques résultats significatifs et contribuer ainsi de manière modeste à l'observation des réalités linguistiques étudiées: "C'est dans le foisonnement des différentes subjectivités que surgira peut-être une interprétation signifiante – non pas représentative ni généralisable – qui donnera un aperçu de la situation linguistique en question" (Boudreau 2016: 106).

Nous pensons ainsi que les travaux de Simon Gabay et de Julie Perret peuvent ajouter quelques informations utiles de nature qualitative aux indications statistiques très complètes, mais purement quantitatives issues des recensements réguliers de Statistique Canada. Lila Galli actualise certains résultats obtenus par Annette Boudreau (2005) quant à l'impact des radios communautaires et publique du Nouveau-Brunswick sur les représentations linguistiques de la population acadienne et sur la consolidation de l'usage du français dans le domaine public. Camille Voisin documente l'évolution plutôt positive du statut sociolinguistique du *chiac* depuis les travaux pionniers de Perrot (1995, 2005). Quant au regard sémiotique sur le paysage linguistique de Moncton de Susanne Boschung, il actualise à son tour les observations de Boudreau et Dubois (1993) sur l'affichage public à Moncton.

Si la majorité des travaux de ce volume sont spécifiquement consacrés à la francophonie acadienne, les enquêtes de nature lexicologique et métalexico-graphique d'Aline Widmer et Gaëlle ten Broek intègrent la dimension comparative entre les francophones acadiens et québécois. Leurs travaux confirment ainsi une constatation de Corbeil (1991) selon laquelle " les Québécois et les Acadiens sont dans le même bateau canadien", malgré certaines différences très voyantes dans les représentations linguistiques des deux populations et des revendications identitaires très clairement exprimées par leurs interlocuteurs acadiens, désireux de maintenir le "grand frère" québécois à distance. Mais le principal mérite des deux travaux, à notre avis, est de s'être intéressé non seulement aux futurs spécialistes du langage tels que les étudiants du curriculum de traduction et terminologie de l'Université Laval, mais aussi aux locutrices et locuteurs "ordinaires", rencontrés dans la rue ou dans les écoles de formation préuniversitaire ou professionnelle: leur regard sur les réalités linguistiques dans lesquelles ils vivent – et leur regard sur les ouvrages dictionnaires qui leur sont proposés – ont beaucoup à apprendre aux linguistes que nous sommes.

Remerciements

Lors de notre voyage, nous avons réalisé des travaux de terrain en ville de Québec, à Caraquet et à Shippagan (Péninsule acadienne) et dans la région de Moncton (Dieppe, Moncton et Riverview). Nous avons été généreusement accueillis par des collègues des Universités de Laval, de Moncton et de Sherbrooke, ainsi que par les enseignants de plusieurs établissements scolaires: le Cégep de Sainte-Foy (Québec) et le collège communautaire du Nouveau-Brunswick (CCNB) à Caraquet, Shippagan et Dieppe. Nous tenons à remercier chaleureusement les collègues lexicographes et sociolinguistes qui nous ont présenté leurs recherches lors de notre passage ou qui nous ont aimablement ouvert les portes de leurs cours, pour interroger leurs étudiants: Claude Poirier, ancien directeur du *TLFQ*, Marie-Hélène Côté, Aline Francœur et Jean-Pierre Gendreau-Héту (Université Laval), Annette Boudreau et Karine Gauvin (Université de Moncton), Hélène Cajolet-Laganière et Serge d'Amico (Dictionnaire *Usito*, Université de Sherbrooke). Toute notre équipe garde un excellent souvenir des rencontres et des échanges scientifiques extrêmement enrichissants dont nous avons pu profiter. Nos remerciements vont également à M. Jean-Étienne Poirier qui nous a accueilli dans une de ses classes au Cégep de Sainte-Foy, Québec, et à Mme Micheline Sirois, coordinatrice du Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains du CCNB – elle nous a fait découvrir la rigueur des comités d'éthique canadiens – pour sa disponibilité et son soutien dans les démarches assez lourdes pour l'obtention de l'approbation de ce comité en vue de nos enquêtes dans les écoles du Nouveau-Brunswick.

Enfin, nos remerciements tout particuliers vont à notre chère collègue de l'Université de Moncton, Annette Boudreau, qui a aimablement accepté de relire toutes les contributions présentées ici. Son expertise a contribué substantiellement à améliorer leur qualité.

Notre voyage et les travaux de terrain ont été rendus possibles grâce au soutien financier de la Faculté lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, l'Organisation Internationale de la Francophonie, ainsi que l'Association William Pierrehumbert (Neuchâtel). Que les responsables de ces différentes instances soient ici chaleureusement remerciés.

Bibliographie

- Blanchet, P. (2012²): *La Linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique de la complexité*. Rennes (Presses Universitaires de Rennes).
- Bouchard, C. (1998): *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, Montréal (Fides).
- (2011): *Méchante langue. La légitimité linguistique du français parlé au Québec*. Montréal (Les Presses de l'Université de Montréal).

- Boudreau, A. (2005): Le français en Acadie: maintien et revitalisation du français dans les provinces Maritimes. In: A. Valdman, J. Auger & D. Piston-Hatlen (éds.): *Le Français en Amérique du Nord (état présent)*, Québec (Les Presses de l'Université Laval), 439-454.
- (2016): *À l'ombre de la langue légitime. L'Acadie dans la francophonie*, Paris (Classiques Garnier).
- Boudreau, A. & Dubois, L. (1993): J'parle pas comme les Français de France, ben c'est du français pareil; j'ai ma own p'tite langue. *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, 20(1), 147-168.
- Boudreau, A. & Perrot, M-E. (2010): "Le chiac c'est du français". Représentations du mélange français/anglais en contexte inégalitaire. In: H. Boyer (éd.): *Hybrides linguistiques*, Paris (L'Harmattan), 51-82.
- Corbeil, J.-C. (1991): L'aménagement linguistique en Acadie du Nouveau-Brunswick. In: C. Phlipponneau (éd.): *Vers un aménagement linguistique de l'Acadie du Nouveau-Brunswick*. Moncton, 18-28.
- Flikeid, K. (1984): *La variation phonétique dans le parler acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick. Etude sociolinguistique*. New York (Peter Lang).
- Gadet, F. (2003): Derrière les problèmes méthodologiques du recueil des données, <http://www.revue-texto.net/index.php?id=609>.
- Gadet, F. & Guérin, E. (2015): Introduction, *Langage et société*, 154, 7-15.
- Gasquet-Cyrus, M. (2015): "Je vais et je viens entre terrains". *Réflexions sur le terrain dans la théorisation sociolinguistique*, *Langage et société*, 154, 17-32.
- Kaufmann, J-C. (2004): *L'entretien compréhensif*, Paris (Éditions Armand Collin).
- Knecht, P. (2000): Die französischsprachige Schweiz. In: R. Schläpfer, & H. Bichsel (éds.): *Die vier-sprachige Schweiz*, Aarau (Sauerländer), 139-176.
- Kristol, A. & Wüest, J. (1993): *Aqueras montanhas. Etudes de linguistique occitane: le Couserans (Gascogne pyrénéenne)*. Basel/Tübingen: Francke.
- Lüdi, G., Werlen, I., Franceschini, R. et al. (1997): *Le paysage linguistique de la Suisse*. Berne (Office Fédéral de Statistique).
- Maurais, J. (1985): *La crise des langues*, Québec (Conseil de la langue française – Gouvernement du Québec)/Paris (Dictionnaire le Robert).
- (2008): *Les Québécois et la norme. L'évaluation par les Québécois de leurs usages linguistiques*. Québec, Etude 7 (Office de la langue française).
- Motapanyane, V. (1997): *Acadian French*, München. Newcastle (Lincom Europa)
- Perrot, M.-E. (1995): *Aspects fondamentaux du métissage français/anglais dans le chiac de Moncton*. Thèse de doctorat en linguistique. Paris (Université Paris III Sorbonne Nouvelle).
- (2005): *Le chiac de Moncton: description synchronique et tendances évolutives*. In: A. Valdman, J. Auger & D. Piston-Hatlen (éds.): *Le français en Amérique du Nord: état présent*. Québec (Presses de l'Université Laval), 307-326.
- Poirier, C. (1980): Le lexique québécois: son évolution, ses composantes. *Stanford French Review*, printemps-automne, 43-80.
- (1994): *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*. Québec (Presses de l'Université Laval).
- (1995): Les variantes topolectales du lexique français. Propositions de classement à partir d'exemples québécois. In: M. Francard & D. Latin (éds.): *Le régionalisme lexical*, Louvain-la-Neuve (Duculot), 13-56.
- Prikhodkine, A. (2011): *Dynamique normative du français en usage en Suisse romande. Enquête sociolinguistique dans les cantons de Vaud, Genève et Fribourg*. Paris (L'Harmattan).
- (2012): *Prestige latent, variation spatiale et dynamique sociale: le cas des professions intermédiaires*. Actes du CMLF 2012: 3e Congrès Mondial de Linguistique Française, SHS Web of Conferences, 2217-2229.
- Remysen, W. (2004a): L'insécurité linguistique des francophones ontariens et néo-brunswickois, contribution à l'étude de la francophonie canadienne. In: S. Langlois & J. Létourneau (éds.):

Aspects de la nouvelle francophonie canadienne. Sainte-Foy, Québec (Presses Universitaires), 95-116.

Remysen, W. (2004b): La variation linguistique et l'insécurité linguistique: Le cas du français québécois. In: P. Bouchard (éd.): La variation dans la langue standard. Langues et sociétés 42. Québec (Bibliothèque nationale du Québec), 23-36.

Singy, P. (1997): L'image du français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud. Paris (L'Harmattan).

— (2004): Identités de genre, identités de classe et insécurité linguistique. Berne (Peter Lang).

Wiesmath, R. (2006): Le français acadien. Analyse syntaxique d'un corpus oral recueilli au Nouveau-Brunswick. Paris (L'Harmattan).